CLEC – UAICF

CONCOURS LITTÉRAIRE 2020

Prose à sujet libre

Avant-première

André Bonnisseau, 1er prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°305

« Mesdames messieurs bonsoir ! Ha non... pas les demoiselles, niet les demoiselles... Désolé... pas le droit... censuré... verboten... forbidden... Il y a des demoiselles dans la salle ? Oui ? Eh bien allez vous plaindre aux responsables de cet ostracisme éhonté qui m'interdit de vous saluer ! Non ? Il n'y en a pas ? Dommage, j'aime bien les demoiselles. À mon âge on peut profiter des derniers rayons de soleil, au moins regarder... et rêver...

d'une brune ondulant lascivement dans la brume...
d'une blonde naïade émergeant hors de l'onde...
d'une rousse alanguie sur un tapis de mousse...

Pardon, je m'égare. Foin des tergiversations ! Le principal reste bien la chance que vous avez d'être ici devant moi avant qu'une foule barbare, ou inculte, ou les deux, ne vienne trop vite perturber notre rencontre intime, confidentielle, unique. Vous êtes peu nombreux certes, mais c'est là le caractère inévitable de toute avant-garde éclairée.

Évidemment, dans quelques jours, quelques semaines au plus, les critiques ne pourront ignorer le phénomène. Eux qui me snobent aujourd'hui pour lécher les Converse des plus jeunes ou des plus dans le vent ou des plus consensuels — en un seul mot —, vont à coup sûr le regretter, faire leur mea culpa et, empêtrés dans leur bel élan de repentance, par un effet bien connu de bascule extrémiste, vont m'encenser, se prosterner, sombrer dans l'humiliation pour implorer une interview. J'ai déjà honte pour eux. Je pense que je vais refuser tout Molière, question de dignité... Cette inévitable notoriété m'inquiète un peu, je dois l'avouer. Je m'y prépare. J'ai commencé un travail avec un psy. Je vous rassure, il va mieux. Toujours est-il qu'en attendant, à l'occasion de cette avant-première, je vous dois quelques explications.

Voilà... Pas plus tard qu'il n'y a pas très longtemps, un matin, vers sept heures trente-trois sept heures trente-quatre, je buvais tranquillement mon café tiède (ah oui, je dois vous dire tout de suite quelque chose d'essentiel, histoire de mieux se connaitre, de vous faire entrer dans mon domaine secret : je n'aime pas le café. Alors, celui du matin, le seul de la journée, je l'avale d'un trait, le bol cul sec ; il serait donc malvenu qu'il se fasse remarquer par une température différente de celle de ma glotte et de mon œsophage). Ce matin-là, donc, je me suis dit : "Mon bonhomme, si tu ne veux pas avoir de regrets quand tu erreras en trainant des savates éculées, cramponné à ton déambulateur, dans un EPAHD qui pue, entouré de vieilles radoteuses aux seins flasques, rabroué par des personnels paranos excédés, éclate-toi à fond tant que tu le peux encore."

J'aurais pu faire une croisière qui s'amuse. J'ai lu ça dans Notre Temps, entre une chronique sur les bienfaits de la banane pendant la ménopause et un appel à témoins sur la sexualité des nonagénaires. Mais, après le raz-de-marée provoqué par notre Costa Merdica, pour se gondoler à Venise en écoutant Stéphane Bern s'extasier toutes dents dehors sur la couleur des robes et le style des chapeaux de la reine Élisabeth, il faut une dose de second degré que je ne parviens pas à extirper de mon moi profond.

J'aurais aussi pu essayer les sports extrêmes, j'ai longtemps hésité. Se lancer en parachute ? Hum, et s'il ne s'ouvrait pas... Sauter à l'élastique ?... Hum, et s'il était trop lâche... Mauvaise piste de toute façon, je ne suis même pas capable de sauter un repas ! Quoi d'autre ? La montagne ? Trop haut, trop dur, trop froid... Premier de cordée, pas pour moi, j'ai horreur d'être suivi. Dernier non plus, je ne supporte personne devant moi. Ni entre les deux, forcément... La mer ? Sans doute marqué dès l'enfance par le bain collectif dans la grande bassine familiale galvanisée, je garde une profonde aversion pour l'immersion. Restaient les sports dits mécaniques : j'ai vite réalisé que le passage de ma C3 à la F1, ou de mon vélo Décathlon à une Honda 1000, nécessiteraient une certaine adaptation, à coup sûr plus pénible que réjouissante, pour une issue incertaine.

J'aurais encore pu faire le tour des spectacles de mes collègues humoristes, leur proposer mes conseils désintéressés, voire mes textes désopilants. Il m'aurait suffi de suivre les plus populaires dans leurs tournées, me manifester chaque soir au premier rang, me faire assez remarquer pour être invité à monter sur la scène sous les vivats de spectateurs avertis, et finalement me retrouver à une heure du matin avec toute l'équipe au restau bobo du coin, pour négocier au moment du café mes ambitions pour la vedette. Au fond j'aime bien l'idée du partage. J'ai souvent partagé. Volontairement ou pas ! Pour ma première femme par exemple je n'étais pas demandeur ! Mais c'était une dame très ouverte sur le monde extérieur, j'y reviendrai plus tard dans mon spectacle.

Évidemment, avant de se lancer dans un projet aussi ambitieux, mieux vaut solliciter l'avis de ses proches. Je dois dire ici qu'ils se sont montrés à la hauteur, enfin à leur hauteur.

Ma mère : " Pas la peine de me demander. Depuis tout petit tu n'en fais qu'à ta tête. Tu as une persévérance étonnante dans la connerie et une constance pour les choix foireux qui me rappellent combien tu tiens de ton père... il aurait dû t'emmener quand il s'est tiré."

Ma femme : " C'est ça, va faire un AVC sur scène... tu auras été célèbre au moins une fois dans ta vie. Ne compte pas sur moi pour pousser ton fauteuil roulant ! Tant que tu y es, ton rêve de planches, exauce-le à fond, entre quatre en sapin... Et puis je te rappelle qu'encore hier chez Leclerc, tu ne retrouvais plus le rayon des vins, ton préféré. Alors toi, mémoriser un texte, tu dirais ça à un pétanqueur tétraplégique, il te mettrait un coup de boule. Je te signale aussi que ton élocution est de moins en moins claire. Parfois elle frise le borborygme... Ah, enfin, inutile de m'inviter à tes guignolades, pour le Titanic j'ai déjà donné..."

Mon psy : "Je ne peux pas ne pas évoquer ici notre maitre Sigmund qui, j'en ai la conviction, aurait éclairé ainsi votre cas indiscutablement rare, mais in fine assez commun : une trop longue retenue s'avère éminemment castratrice, mais induit le processus d'une réflexion ostensiblement libératrice ; nonobstant le fait que l'inconscience s'avère parfois créatrice, votre libre arbitre sera stimulé par un égo hypertrophié qui deviendra un allié objectif dans votre quête émancipatrice pour peu que vous le conscientisiez. À la semaine prochaine. N'oubliez pas mon petit chèque..."

Quant aux amis, entre ceux qui sourirent poliment et passèrent vite fait à autre chose, ceux qui feignirent une panne de sonotone, ceux qui exprimèrent leur adhésion sans réserve, mais surtout sans chercher à en savoir plus sur mon programme, l'efficience de leur aide se mesura à l'aune de leur respectueuse et respectable discrétion.

Un peu désorienté, et pour tout dire pas trop fier de devoir en passer par là, je m'en suis remis à une voyante : " Votre signe, le Taureau, me dit-elle en chuchotant d'un œil brillant, va escalader Vénus en Mars, caressera la Chevelure de Bérénice avant de s'introduire en pleine Lune dans la Petite puis la Grande Ourse.

– Mais encore ? osai-je...

– Cela induit que votre tendance à l'exhibitionnisme devrait prendre le pas pendant un certain temps sur votre part d'introversion. Que du bonheur à venir ! à condition d'échapper au coup de Bélier qui vous pousserait dans la gueule du Lion, ou au Cancer qui vous expédierait illico en chimio."

Seule ma petite fille a montré un enthousiasme inconditionnel : " Dis papi, quand tu gagneras des sous, tu pourras m'acheter un iPhone 12 ?"

Après avoir tourné et retourné toutes ces données complexes et, il faut bien le reconnaitre, pas franchement convergentes ni trop encourageantes, je décidai de m'en tenir à ma conviction première : les planches m'attendaient ! Rien ne pourrait m'arrêter. L'autoroute du succès levait grand ses barrières.

Il me fallut alors imaginer pour ce spectacle un titre, une accroche, un truc qui attire les foules, comme les MacDo aspirent les gamins. Attention, MacDo c'est juste pour l'image. Parce que pour le vocabulaire je serai intransigeant : pas de concession au globish ni de complaisance avec cette invasion anglo-saxonne qui trouve intelligent de baragouiner en mauvais anglais ce qui pourrait être énoncé clairement dans notre bonne langue de Vian, Boudard, ou du commissaire San-Antonio.

Pourtant, l'haïssable piège s'est ouvert devant moi d'entrée. Dès que j'ai abordé vaguement l'idée de raconter, seul sur une scène, à un public, que j'espérais payant, des histoires que je présageais drôles, tout le monde me répondit : "En gros tu veux faire un One man show ". Et encore je passe sur le One old man show persifflé par un jaloux.

Quoi ! Moi, labellisé en angliche ou en amerloque, jamais ! Donc j'ai cherché une belle référence fleurant bon la France, un truc inattaquable. J'aurais pu demander conseil à un cabinet spécialisé, à une boite de com, mais j'ai beaucoup de fierté. Et peu de sous... Je me suis donc concerté avec moi-même et nous avons ensemble suivi un cheminement qui me parait exemplaire de rigueur et de professionnalisme. Après avoir francisé sans peine One man show en Un homme chaud, mon égo et moi avons supprimé « chaud » qui pouvait inutilement révéler l'hyperactivité sexuelle de l'interprète. Restait « un homme ». Trop vague, trop commun, nous ne sommes pas un quidam anonyme, bon sang de bois, nous sommes moi... Moi ? Moi ! Mais oui, « MOI », que voilà une belle et bonne manchette ! Mélange de mystère et d'égocentrisme. Quintessence de la concision. Ultime dépouillement avant l'insignifiance. C'est dit. Ce serait MOI en haut de l'affiche : je l'y voyais déjà.

Enfin, mais peut-être aurais-je dû commencer par là : pour se lancer dans une telle aventure, mieux vaut avoir quelque chose à dire. L'idéal serait de se montrer original, mais comme le faisait observer un peu avant de mourir une actrice dont j'ai oublié le nom, "tout a été dit sur tout". Décourageant, non ? Alors, faute d'une singularité irréaliste il vous faudra vous satisfaire de l'habillage sarcastique d'une banalité quotidienne déprimante, de l'enrobage de la méchanceté dans une robe de drôlerie, du clin d'œil coquin au détour du conformisme bienséant, de la polémique se complaisant dans la bouffonnerie... Puisqu'on peut rire de tout... enfin presque... On peut rire... oui, bien sûr... mais attention ! de façon hygiénique, aseptisée, ripolinée, balisée. En faisant gaffe aux interdits qui se suivent comme les perles d'un chapelet et se développent plus vite que le coronavirus l'hiver dernier ; la société met des tabous bout à bout, ça fait un tas de tabous et au bout du bout on est tous à bout, on bout debout. Même mon pote Mamadou dans son boubou de marabout bantou le dit à tout bout de champ : quand on titille un tabou attention au coup de bambou ! Finalement, quand on y réfléchit bien, on ne peut s'empêcher de penser que Coluche a bien fait de mourir bêtement, il aurait dû se suicider intelligemment !

Mais alors, ce soir, si je ne tracassais pas les légionnaires d'honneur véreux, ne blâmais pas les uniformes ripoux, ne dénonçais pas les soutanes tripoteuses, ne donnais pas mauvaise conscience aux donneurs de leçons pervers, me résignais à ne pas exciter vos pensées inavouables, ce dont je ne vais tout de même pas vous priver, que nous resterait-il ?

Hein, dites-moi, que nous resterait-il ? »

Demain j'arrête

Yvan Blanc, 2e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°304

« Cette fois, j'arrête ! » Le paquet de Malboro vide, jeté avec détermination dans la poubelle de la cuisine, j'en refermais le couvercle après avoir éteint, nerveusement, l'allumette que je tenais du bout des doigts. J'aspire une profonde bouffée et bougonne du coin des lèvres ma rituelle sentence : « Chérie, tu assistes à la mort d'un fumeur ! »

Le sourire sceptique et les yeux au ciel de ma femme, pour qui l'antienne n'était pas nouvelle, me vexèrent tout autant que la moue dubitative qui s'ensuivit. Je dois avouer, à sa décharge, que dans ce domaine, nous ne comptions plus, elle et moi, les cadavres ressuscités du fumeur invétéré que j'étais. Le cercueil du tabagisme restait désespérément vide… Je répète pourtant avec insistance : « Demain j'arrête ! » tout en expulsant, de mes poumons encrassés par trente ans de pratique, un nuage diaphane qui enveloppe sa jolie frimousse bouclée. Mais, lasse de mes sempiternelles promesses, et gênée par les volutes et l'odeur, elle s'enfuit dans le salon, en battant l'air des mains et lâche, excédée : « C'est ça, c'est ça, t'arrêtes pour ce soir jusqu'à demain matin ! »

J'aspire une profonde bouffée. La cigarette rougit. La fumée pénètre mes poumons en brulant, au passage, mes voies respiratoires. Ça fait mal… J'expulse tout, lentement, vers le plafond, en fermant les yeux et en remuant la tête de gauche à droite et en soupirant de dépit face à autant d'incompréhension. Alors, rageusement, afin de ne pas sombrer dans la fatalité des résolutions, à savoir qu'elles sont toujours prises trop tard, j'invite le robinet à sceller sur l'autel de l'évier, mon irréversible détermination : « J'arrête demain ! » De son jet purificateur dépend ma rédemption. Détrempé, rabougri, le mégot rejoint son emballage. Satisfait, je hurle en direction du salon : « Quand je dis, j'arrête, j'arrête ! Non, mais ! ».

Ma mauvaise foi sur le sujet est redoutable. Dehors il fait nuit. Une nuit claire. Ce doit être la pleine lune… Enfin, cette fois sera la bonne. Auparavant je me fixais des dates pour arrêter. Je choisissais mon anniversaire, son anniversaire, le jour anniversaire de notre rencontre, l'anniversaire de mes enfants, celui de sa fille, Noël, le jour de l'an, Pâques, Pentecôte, la Toussaint, le début des vacances, la fin des vacances, le 14 Juillet, le 15 aout, l'arrivée du printemps, la fin de l'été, pour pouvoir dire, plus tard, fier : « Moi, j'ai arrêté le… » Las, passés les anniversaires, passées les fêtes, passées les dates repères, afin que la mémoire témoigne, et la mort du fumeur, maintes fois annoncée, semblait toujours promise aux calendes grecques.

Fort heureusement, si je puis dire, lorsque la volonté défaille, lorsque les engagements solennels ne conservent de durable que le regret de les avoir pris ou le remord de les avoir trahis, lorsqu'enfin, ayant tout épuisé, la raison, impuissante, chavire, l'âme vaincue, renonce, alors le corps meurtri s'avise et toussotant, crachotant, grimaçant, indique qu'il ne supportera plus très longtemps de tels atermoiements. L'hallali

pulmonaire sonne l'imminence du « trop tard » et préconise, de facto, le « ouf » à l'« hélas », le « tant mieux » au « dommage ».

Le devoir d'existence conférait à mon entreprise un attrait nouveau dont je ne soupçonnais pas encore les affres, mais qui stimulait ma curiosité. L'impérieuse obligation existentielle et la difficulté de réussir ne faisaient qu'ajouter à l'intérêt d'entreprendre. Serai-je capable, moi, vulgaire bipède velléitaire, de trucider définitivement l'accoutumance à la nicotine ? Aurai-je enfin la faiblesse de renoncer à la tentation ? Quand ? Par quels moyens ? Comment étayer ma motivation ? Sur qui m'appuyer ? Sur quoi ? Pour qui et pourquoi ? Quand un arbrisseau pousse de travers, un tuteur suffit pour le redresser, mais moi, vieux tronc dégarni, n'était-il pas trop tard ? Quelle force surhumaine me sortirait du fossé dans lequel je m'enlisais depuis des années ? Du salon, une voix douce, mais autoritaire interrompt ma réflexion : « Chéri ?

– Humm ?

– Chéri, le robinet !

– Quoi ?

– Ferme le robinet et sors la poubelle, ça pue ! »

Aïe aïe aïe… On voit bien là l'inconséquence féminine, qui pour des considérations bassement matérielles et sur un ton qui n'admet pas de répliques, s'immisce brutalement dans la profondeur de mes pensées. Altruiste, je lui parle de ma chère santé, épicurien, je l'entretiens de mon nouveau choix de vie, et elle, elle me rétorque « Générale des eaux et tri sélectif ! » Aïe aïe aïe… Décidément ce n'est pas facile de partager.

Dehors, la fraicheur me saisit, autant que la clarté me surprend. C'est vraiment la pleine lune… Je dépose le sac poubelle — c'est vrai qu'il pue — dans le conteneur jaune que je tire à l'emplacement prévu pour faciliter la tâche des éboueurs. Je me ravise. Demain c'est vendredi, poubelle jaune ou verte ? J'hésite, je ne me souviens pas. Je ne me rappelle jamais d'ailleurs. Qu'importe, mon amour qui sait tout va me renseigner rapidement. Je referme le conteneur et sonne à la porte : il ne faut pas rigoler avec le tri sélectif. De l'intérieur, sans même ouvrir la porte, une voix péremptoire tranche « Verte ! Comme tous les jeudis ». C'est beau l'amour tout de même : une sonnette suffit à se comprendre. Je perçois malgré tout une pointe d'agacement dans l'intonation. Bah, la journée a dû être dure, ce n'est pas toujours facile fonctionnaire. Faut pas croire.

Comme tous les soirs, avec ou sans corvée de poubelles, je m'éloigne de la maison pour faire le tour du quartier ; comme je le faisais, naguère, du temps où j'étais fumeur… J'en profitais pour faire pisser le chien ; zut, j'ai oublié le chien ! D'une main je tenais la laisse et de l'autre j'en grillais une dernière avec délectation. Mais ce soir, mes mains sont désœuvrées ; pas de laisse avec un York nommé Paprika au bout, pas de cigarette, rien, inutiles, vaches sans train, tout juste bonnes à remplir les poches de mon jean délavé. Je soupire en levant les yeux au ciel. Quelle clarté ! On se croirait en plein jour… Une idée me vient à l'esprit : à quoi mon amour associe-t-elle la pleine lune ? ça ne me revient pas. Désabusé, pensif, je sifflote comme d'habitude, la marche de Radetzky ou quelque chose qui y ressemble. J'arrête. Point final. Pas de remède, pas de patch, pas de comprimés, pas de pseudothérapeutique palliative, encore moins de médecin. Pour quoi faire ? Pour s'entendre dire que, finalement, seule la volonté assure un résultat tangible et que cette volonté on ne la trouve pas en pharmacie et qu'aucune ordonnance, jusqu'à présent, ne l'a jamais prescrite ! À l'angle de la rue, quelques jeunes discutent bruyamment. L'un d'eux, m'ayant reconnu, s'avance vers moi et poliment me demande « Pardon Monsieur t'aurais pas une clope ? » Je regarde ses chaussures : « Désolé j'ai arrêté de fumer. » J'ai pour habitude de ne jamais donner de cigarettes et encore moins à des jeunes ça leur fait mal et surtout s'ils chaussent des Nike.

Et puis je ne suis pas un bureau-tabac et d'abord je ne fume plus ! Quelques propos à mon endroit accompagnent ma réponse où le respect le dispute à l'intelligence. Je les laisse à leur culture, maitrisant ma colère, et pressant le pas vers le jardin municipal, en écoutant mon bon sens qui me rappelle que je suis taillé

dans un bâton de sucette. Une phrase de Louis Ferdinand Céline s'impose à mon souvenir : « Quand la haine des hommes ne comporte aucun risque, leur bêtise est vite convaincue, les motifs viennent tout seuls. » Qu'importe, la volonté, je l'ai ! Une volonté qui frise souvent l'entêtement. D'aucune d'ailleurs n'hésite pas à me traiter de véritable tête de pioche. Eh bien Tête-de-pioche va arrêter la cigarette ! Il tire sa révérence à tous ces fumailleux qui emboucanent l'existence des autres et qui se moquent comme d'une chiffe du tabagisme passif. Assassins ! Désormais, je n'appartiendrai plus à votre horde meurtrière. Désormais, je dirai non ! Oui je dirai non. Non à la première cigarette du matin, celle d'après le café, la meilleure ; non à celle d'après le déjeuner, l'indispensable ; non à celle d'après le travail, l'inévitable pour chasser le stress ; non à celle du soir, l'ultime qui clôt la journée et aide à préparer la nuit ; non à celles d'avant, d'après, non à toutes les autres, les « pour la route », celles qu'on grille par habitude et qui peu à peu installent la dépendance. Le souci avec le tabagisme c'est que, tôt ou tard, il conduit au cimetière, comme l'anthropophagie au meurtre, l'épargne à l'avarice, le courage à la violence. Vade retro Seita ! Mes poumons encrassés n'engraisseront plus ton funeste commerce. Errare humanum est, perseverare diabolicum !

J'arrête et je me soigne. La fraicheur de la nuit commence à me saisir. Les jeunes ont disparu. Je rentre, admirant une dernière fois le cercle lunaire, argenté, paradant au milieu de milliers de billes étincelantes. J'aime bien la pleine lune et cette phrase d'un ami d'enfance, « le ciel est beau, étoilé ». C'est en rapport avec quoi déjà la pleine lune ? Pas moyen de me souvenir. Sur le perron, je réalise que j'ai oublié les clés et que je vais devoir sonner… Ouf, elles sont sur la porte. C'est vraiment beau l'amour. J'ouvre délicatement, sans bruit, j'allume et vois, sur le tapis, Paprika ébouriffée, la laisse autour du cou qui remue la queue avec frénésie. Je comprends l'urgence. Dehors, je lui signale que pour moi l'urgence c'est d'aller me coucher. Je travaille moi, demain, je n'ai pas une vie de chienne, moi ! Apparemment le bocal était plein, car, compréhensive, Paprika s'épanche rapidement sur les fleurs des voisins. Ma foi, quand ça presse on ne choisit pas son endroit. Une douche réconfortante et j'ouvre la porte de la chambre, sans bruit, mais suffisamment tout de même au cas où…

Elle dort. Merdum. Je suis bien sous la couette. Dans l'obscurité la plus totale. Elle ne dort bien qu'ainsi. Le silence, pesant, n'est rompu que par une respiration régulière, profonde, à peine perceptible, et me plonge dans l'expectative, et me ronge, et je maudis l'astre lunaire. Si j'osais, j'aventurerais un pied glacé sur son mollet bouillant. Histoire de… On ne peut pas tout arrêter. Elle dort. J'ai joué au foot quand j'étais jeune. Sportivement parlant, le foot c'est la passion de ma vie. Tout petit déjà, je tapais dans le cuir contre le mur du garage de la maison parentale. Mon père me conseillait parfois : « Les deux pieds Péquélet ! Le gauche aussi, le droit et le gauche. » Et inlassablement, je tirais dans le ballon. Du droit et du gauche. De nature rêveuse, je m'imaginais équipier de Pelé et de Cruyff, mes idoles. Je marquais un but de la tête, en finale de la coupe du Monde, après un centre de Cruyff, bien démarqué par Pelé. On me portait en triomphe, Pelé était le roi et Cruyff et moi, ses serviteurs zélés. La réalité est moins prestigieuse. Je n'ai guère évolué que dans des divisions régionales inférieures et mes prestations n'ont rien eu d'exceptionnel. Du moins n'ont-elles pas marqué les esprits et personne ne m'a jamais porté en triomphe. Un joueur moyen quoi, bien que, deux pieds ! Hérédité, efforts inconsidérés ou, tout simplement, négligence de ma part, à trente-cinq ans, mes jambes affichaient une certaine fatigue et nécessitèrent une opération avec anesthésie générale. Par la suite, pendant quelques années encore, je trainais mes crampons sur les stades, marquant des buts quelquefois, parfois vainqueur, souvent vaincu, mais toujours courant, en long, en large et en travers. Je redoublais d'énergie. Equipé de jambes neuves, je ne ménageais pas mes efforts pour mon plus grand plaisir. Je m'adonnais à ma passion sans réserve. Je voulais tout taper : les six mètres, les corners, les coups francs, les pénaltys, que je ratais souvent d'ailleurs… Je tapais comme un fou, des deux pieds, dans ce ballon que je rendais responsable de mon infortune passée : « Tu vas me donner des coups de pied toute la nuit ?

– Quoi ?...Tu ne dors pas ?

– Je dormais bien…

– Tu dormais bien, mais tu ne le savais pas ! »

Je sens qu'il faut que je me fasse pardonner. C'est beau l'égoïsme à deux. Avec ou sans pleine lune. Peu après, j'ai arrêté… Le foot dans le lit.

Le lieutenant Charles

Robert Clavel, 3e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°306

Le temps était très agréable en cette journée finissante de septembre 1915. Le lieutenant Charles, comme on le nommait dans sa Compagnie, profitait du moment calme durant lequel les trains à voie normale étaient enfin déchargés dans leurs homologues sur voie à l'écartement de soixante centimètres fin prêts pour acheminer une partie du matériel livré : des munitions, des vivres et du courrier, vers les lignes occupées par l'artillerie et ses fameux canons de 75. Les voies des grandes Compagnies de chemin de fer étaient séparées des voies du chemin de fer de Campagne par des quais larges facilitant la manutention des chargements transitant d'un réseau à l'autre. Ils étaient quand même fort encombrés de matériels divers en transit.

La gare de transbordement dans la plaine du Santerre, à l'est d'Amiens, sous les ordres du lieutenant, abritait des écuries, des hangars de tôle, des parcs à charbon, des baraquements et même une ambulance de fortune ; prudemment, les hangars blindés destinés au stockage des munitions et des poudres étaient installés à l'écart de la plateforme principale. Une des deux petites locomotives à vapeur Péchot fumait tranquillement par ses deux cheminées et ses servants attendaient la nuit pour assurer leur mission de livraison.

Le lieutenant, petit et maigre, pipe aux lèvres, marchait lentement en s'appuyant sur sa canne. Sa jambe était parfois encore douloureuse. Il s'apprêtait à entrer dans la maisonnette confortablement équipée lui servant de bureau et de logement, lorsqu'il vit un cavalier en impeccable tenue d'officier d'artillerie s'avancer vers lui. Il reconnut l'allure altière et la moustache en croc de Gatien Henry, son condisciple de l'École militaire. Ils avaient rendez-vous pour décider des mesures à prendre contre les attaques ennemies portées sur le point le plus à l'est atteint par les locomotives. Au-delà de cet endroit camouflé dans un bois et nommé La Station par les soldats, la fumée devenait un repère trop facile pour l'artillerie allemande. La force des hommes, et parfois celle des chevaux, remplaçait alors les machines pour amener les wagons jusqu'aux batteries de tir. Dès que le cheval fut attaché, les deux militaires se donnèrent l'accolade et entrèrent dans le local de commandement. Les verres remplis et les pipes bourrées, la discussion débuta : « Comment vas-tu Henry, vieil assassin en puissance ?

– Ah, ne commence pas ! L'artillerie n'est pas faite de bandits et elle n'est pour rien dans ta blessure, enfin d'après les conclusions de la commission d'enquête et, de plus, je ne suis pas vieux ! Mais, au fait, tu ne m'as jamais dit exactement comment tu as été blessé...

– Je n'aime pas en parler, mais puisque tu me le demandes… C'était il y a un an, le 10 septembre, j'étais cantonné à Drouville, à vingt kilomètres à l'est de Nancy, avec la 17e Compagnie du 41e Régiment d'infanterie coloniale. L'ordre vint d'attaquer les Alboches dans le cadre de la bataille du Grand Couronné. J'ordonnai à ma Compagnie d'enfiler le couvre-pantalon bleu distribué pour cacher la couleur rouge du pantalon garance, et pour ceux qui disposaient d'un casque de le mettre. Baïonnette au canon, moi en tête, nous sortîmes de nos abris constitués par des maisons abandonnées. Nous avions à peine parcouru une centaine de mètres que des obus ont éclaté devant nous. Ils venaient de notre droite, peut-être bien de nos propres lignes tenues par le 8e Régiment d'artillerie… Je fus touché aux jambes et je me suis effondré sans pouvoir me relever. Le sang coulait de ma chair mêlée à des chiffons ayant constitué mon pantalon. Je hurlai au sous-lieutenant Le Guennec de prendre le commandement et de poursuivre l'assaut si possible. Dès que j'eus fini de me poser un garrot sur la jambe droite, le bombardement cessa.

La suite reste assez floue, car j'étais trop épuisé pour rester constamment en éveil. Je me suis adossé à la margelle d'un puits. Les bruits de l'assaut me parvenaient comme si j'avais du coton dans les oreilles et je

me moquais bien du sang que je perdais encore. Par chance mon bidon ne fut pas écrasé et je pus boire régulièrement de mon pinard mélangé à de l'eau. Au bout d'un temps indéterminé, la troupe revint et, brusquement, deux soldats m'attrapèrent par les sangles de mon sac dorsal, et me tirèrent vers l'arrière. J'étais sur le dos et je serrais très fort le col de ma vareuse entre les dents pour ne pas hurler de douleur lorsque mes jambes trainantes heurtaient un caillou ou passaient dans un trou d'obus. La suite fut simple : emmené dans une charretée de blessés à l'hôpital de Nancy, je reçus des soins dans un vrai lit blanc. J'ai savouré la quiétude des lieux et ma jambe put être sauvée. Voilà mon premier exploit guerrier !

– Et c'est toi qui as demandé une enquête sur les tirs de nos obusiers ?

– Oui. À l'hôpital, j'ai reçu la visite d'un officier enquêteur qui, d'emblée, m'a dit que je faisais erreur et que c'étaient des obus ennemis qui nous avaient touchés. Je lui ai répondu sèchement que je voulais bien être tué à l'ennemi, selon la formule consacrée, mais par l'ennemi et non pas par les nôtres ! L'enquêteur rabroué s'est vengé en me déclarant que l'armée ressent plus de fierté lorsqu'un de ses officiers est tué à la tête de ses troupes que lorsqu'il est ramené au campement tiré au sol comme un sac de patates. Notre échange verbal fit ricaner un médecin-major et pouffer de rire les sœurs infirmières. En guise de repos de convalescence, j'ai été reversé temporairement aux Chemins de fer de Campagne et, comme tu peux le voir, j'en suis bien heureux. Il est toutefois possible que la hiérarchie me garde un chien de sa chienne ! Ce qu'il faut retenir de ceci, c'est que ma belle fougue guerrière a définitivement disparu dans le massacre du Grand Couronné et que j'ai réalisé que je ne suis pas fait pour ce métier !

– Tu es bien où tu es ! Songe que, maintenant sur le front, les biffins de l'Infanterie creusent des fossés reliés par des boyaux. Ils nomment cela des tranchées et s'enterrent dedans. Les pertes humaines sont énormes lorsqu'un obus en détruit une.

– Quel malheur ! La guerre risque de s'éterniser, mais ne tombons pas dans la morosité, allons boire une riche goutte au café du Lien, tu y feras connaissance avec la patronne avant qu'elle ne soit évacuée vers l'arrière, ce qui ne devrait pas tarder, car le front n'est guère solide. C'est une vieille fille qui se prénomme Léonie. Elle est assez jolie, quoique souvent mal fagotée dans une robe chiffonnée et ceinturée qui laisse voir ses rondeurs, elle est, pourrait-on dire, devenue la rustique Madelon de notre gare. »

Quelques jours après l'entrevue entre les deux officiers, vers vingt heures, Léonie se présenta au poste de garde et demanda si elle pouvait parler au lieutenant Henry. Le factionnaire lui répondit qu'il ne connaissait pas ce gradé et il la mena à l'officier de service qui appela les artilleurs par téléphone. Après un quart d'heure d'attente, elle put enfin parler confidentiellement à Henry.

Deux heures après, un antique tilbury à grandes roues jaunes s'arrêta derrière le café du Lien. Henry, flanqué de son adjoint Kuss, en descendit, la mine sombre. Les deux hommes étaient venus rapidement des lignes d'artillerie malgré la nuit et le brouillard qui gênaient la visibilité et qui rendaient le cheval nerveux.

Léonie, en pleurs, les attendait à la porte de derrière : « Il est dans la petite salle. Je n'ai rien touché. »

Charles était assis à la table de l'arrière-salle, le torse affaissé sur le marbre maculé de sang, la main droite pendante, un trou dans la tempe. Un révolver d'ordonnance était tombé au sol. Les deux officiers saluèrent militairement le corps puis ôtèrent leurs képis. Léonie, par contenance, alla chercher trois verres et la bouteille d'eau de vie, du fil en six , la boisson des gradés.

« Que s'est-il passé ? » questionna Henry en retrouvant son autorité coutumière.

– Il est venu après la fermeture comme souvent. Il m'a montré un papier lui donnant l'ordre de rejoindre son régiment au front du côté de Lens. Il paraissait très démoralisé et il a dit ne plus vouloir retourner à l'abattoir, c'est son mot. Le mois dernier, la rupture avec sa promise lui avait déjà sapé le moral. Je suis sortie nourrir

les chats et j'ai entendu le coup de feu. J'ai vu Charles et me suis affolée, puis je me suis souvenu de votre nom parce que c'est aussi le prénom du boulanger. J'ai préféré vous prévenir...

– C'est lui qui avait rompu ses fiançailles avec mademoiselle Apolline de Briec, précisa Henry.

– C'est bien compréhensible vu ce que vous savez...

– Vu quoi ? Parlez Léonie, les sous-entendus ne sont plus de mise maintenant ! Soyez claire ! Charles était mon ami et le sous-lieutenant Kuss est un homme en qui j'ai toute confiance. Vous pouvez parler devant nous sans aucune crainte.

– Un triste soir d'abattement où il avait beaucoup bu, il m'a avoué que sa blessure n'avait pas affecté que ses jambes. Il avait été touché également au-dessus des cuisses. Il n'était plus tout à fait un homme, d'où sa rupture avec sa promise. Cela ajouté à son retour au front faisait trop pour lui, il a préféré en finir avec la vie. C'est égal, nous aurions pu nous mettre ensemble après la guerre malgré son infirmité, s'il avait voulu...

– Chère Léonie, pardonnez ma franchise toute militaire, mais il s'appelait Charles de Millac et il était le fils d'un colonel tué aux côtés du commandant Lamy au Cameroun en 1900. Il ne pouvait pas déroger à son rang social strict sur les alliances de familles. Dites-vous que vous avez vécu de bons moments, sans lendemain possible, avec un militaire qui est parti. »

Après un long moment de réflexion ponctué par les sanglots de Léonie, Henry reprit : « Faites-moi le serment de ne jamais révéler comment est décédé le lieutenant Charles et nous pourrons lui inventer une fin digne d'un officier. Je suppose que personne n'a rien vu ni entendu. Il faut faire vite pour profiter du brouillard et de la nuit qui sont nos alliés. »

Vers minuit, le tilbury prit la route du front avec trois officiers à son bord. À La Station, l'escouade avait été renforcée depuis les raids menés contre la voie ferrée. La nuit bruissait de mille sons étouffés par le brouillard. Les canons demeuraient silencieux. La locomotive fumait mollement, maintenue sous pression par son équipe de conduite. Elle devait partir pour la gare dès que les wagons, poussés à la main, seraient arrivés. Soudainement des coups de feu se firent entendre au loin sans pouvoir en déterminer la provenance. Aussitôt, les hommes armèrent leurs fusils Lebel et scrutèrent la nuit. Le bruit d'un attelage arrivant à une allure soutenue fit mettre les soldats en position de tir. La sentinelle hurla en agitant sa lanterne : « Halte là ! Qui vive ? » Une voix répondit : « Lieutenant Henry. Nous avons été attaqués sur la route et nous avons eu un tué. »

Le tilbury, crevant le brouillard, entra vivement dans le camp et s'arrêta dans le demi-cercle formé par la lumière jaunâtre des lampes-tempête brandies par l'escouade. Le lieutenant Henry sauta à terre et prit tout de suite la direction des opérations : « Sergent, enveloppez le corps du lieutenant de Millac et chargez-le dans un wagonnet que vous accrocherez au train. Je l'accompagnerai moi-même jusqu'à la gare de transbordement où des cercueils sont disponibles à l'ambulance. La famille le réclamera très rapidement.

– Mais, mon lieutenant, les transports sanitaires sont interdits sur les voies de soixante...

– Sergent, contesteriez-vous mon ordre ?

– Non, mon lieutenant, pour sûr non...

– Alors exécution sergent ! De plus, je vais rédiger l'acte de décès. Vous et un homme de votre choix le signerez comme témoins.... Mais, sacrebleu ! Que faites-vous ? Utilisez une civière pour transporter le corps ! Puis, outré, Henry marmonna dans sa moustache bien cirée : les troupiers ne vont quand même pas encore le trainer comme un sac de pommes de terre ! Un homme qui est mort pour la France mérite le plus grand respect. »